



CHRONIQUES ET NOTES

LA MUSIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

France

L'ÉVOLUTION DE L'OPÉRETTE

Le Théâtre Édouard VII vient de créer une comédie musicale de MM. Sacha Guitry et André Messager. Cette élégante fantaisie, intitulée L'Amour masqué, constitue dans l'histoire contemporaine de la musique légère un événement assez significatif. Ce charmant ouvrage, composé par deux maîtres de la grâce et du sourire, est conçu selon une formule tout à fait contraire aux habitudes actuelles de notre public.

Depuis la guerre, depuis l'extraordinaire mélange de races dont les théâtres et les music-halls parisiens ont été le creuset bouillonnant, la musique légère a subi une transformation très nette. La formule classique de l'opérette n'existe plus. Offenbach, Audran, Lecocq, Varney, Planquette et leurs aimables successeurs sont devenus des « auteurs difficiles ». Des musiciens et des éditeurs qui ne font pas grand crédit à nos contemporains affirment que la foule ne peut plus comprendre que des refrains très simples, accompagnés de trois accords élémentaires, et pouvant être indifféremment chantés ou dansés.

La musique légère s'est ainsi industrialisée. Des commerçants actifs et entreprenants lancent maintenant des airs d'une incroyable trivialité avec une méthode, une énergie et une persévérance qui triomphent de toutes les résistances. Systématiquement, on expurge toute composition nouvelle des élégances harmoniques ou orchestrales qu'elle pourrait contenir. Pas de modulations ingénieuses, pas d'altérations, pas de trouvailles piquantes d'écriture, pas d'élégance, pas de tendresse, et

surtout pas de charme ! Le charme est mort. C'est une faiblesse du passé, qu'il convient d'oublier au plus vite. La génération d'après-guerre a horreur des fadeurs, et la brutalité n'est pas pour lui déplaire. On imposera donc au public des airs solides et râblés, des « scies » composées de quatre notes, développées avec une telle symétrie mélodique et un tel sens de la « rosalie » que le plus ignorant devine immédiatement les chutes et les cadences de la phrase et se trouve capable, dès le second couplet, de mêler sa voix à celle du chanteur.

Nous avons assisté, ces temps derniers, à des répétitions générales où les spectateurs formaient une masse chorale imposante et bienveillante, couvrant avec enthousiasme la voix de l'acteur dès le second refrain. C'est, paraît-il, le fin du fin en matière de « nouveauté » musicale.

Rien de nouveau pourtant sous le soleil. Le vieux café-concert connaissait ce genre de succès. Il existait toute une catégorie de comiques remplis de rondeur, qui avaient pour spécialité de s'adresser directement à la foule et de l'obliger à chanter avec eux quelque inepte rengaine. Cette forme d'art est désormais la seule qu'ambitionnent nos compositeurs d'opérettes. Former des choristes dans leur auditoire leur semble la plus noble tâche qu'ils puissent désormais accomplir.

Assurément, la pénurie des chœurs est une des misères dont souffre la musique moderne. Mais je n'ai pas l'impression que l'initiative de ces professeurs de solfège improvisés puisse nous être d'un grand secours. Comment leur faire comprendre, au contraire, que la facilité avec laquelle la foule reproduit une de leurs inventions mélodiques prouve mathématiquement qu'ils manquent précisément d'invention ? Plus un air est banal et plus une foule ignorante le retient vite. Toute création suppose un effort. Si un auditeur n'éprouve aucune difficulté à s'assimiler du premier coup une « musique nouvelle », c'est que cette musique est certainement dépourvue de toute nouveauté.

Si nos directeurs de théâtres attachaient encore quelque importance à la propriété des termes, ils comprendraient qu'ils n'ont pas le droit de baptiser opérettes les spectacles qu'ils nous offrent aujourd'hui sous ce nom. Ce qu'on appelle actuellement une opérette est une présentation de refrains, une « exposition » de chansonnettes organisées avec les mêmes procédés industriels et commerciaux, avec le même effort de publicité et les mêmes méthodes de lancement qu'une Exposition de Blanc ou de Jouets dans nos grands magasins. Cette conception est parfaitement légitime et défendable ; elle est moderne et répond aux besoins du commerce moderne de la musique. Mais il faudrait trouver pour ce genre de liquidation de stocks un nom nouveau et ne pas tromper ainsi le public sur la marchandise. L'Amour masqué est une opérette. La Mascotte, Miss Helyett, Les Mousquetaires au couvent, sont des opérettes. Mais il n'y a aucun rapport entre ces formules de spectacle et celles qui servent de prétexte à une opération de bourse réalisée par un éditeur.

Désormais, le sujet n'existe pas. Il n'y a pour ainsi dire pas d'intrigue. On relie plus ou moins ingénieusement entre eux les fox-trots, les tangos, les one-steps, les shimmies et les « scies » qu'il s'agit de mettre en circulation. Le « départ » de ces petites compositions populacières est savamment préparé. Au moment où l'acteur les chante pour la première fois, toute une stratégie puissante est déjà en action.

Dans la salle, le soir de la générale, cinquante « romains » ont appris les refrains par cœur pour

entraîner le public et l'obliger à les reprendre. Les bis et les ter ont été réglés d'avance par un protocole inflexible. Pendant l'entr'acte, les petits orchestres du bar et du foyer et le jazz-band du promenoir reprendront inlassablement ces rythmes obsesseurs. Sur le rideau baissé, le cinéma projettera les paroles des principaux couplets pendant que l'orchestre les jouera encore une fois. Ces paroles figurent également dans de petits opuscules qui ont été distribués gratuitement au public. A la fin de la soirée, vous aurez déjà entendu la partition, d'un bout à l'autre, un certain nombre de fois. Mais ce n'est là qu'une première escarmouche d'avant-postes. La grande offensive est pour le lendemain. Les vagues d'assaut sont toutes prêtes. Les cafés, les brasseries, les restaurants, les music-halls vont tous en même temps nous marteler le crâne avec les nouvelles productions. Les jazz-bands — les troupes de couleur — ont reçu mission de donner un assaut énergique. Les dancings, bien entendu, participent au mouvement. Les cinémas ont promis leur alliance. Les phonographes sont armés. Et les petites patrouilles de guitaristes de carrefours partent en reconnaissance dans tous les quartiers de Paris, en emportant comme munitions d'énormes paquets de « petits formats ». L'encerclément, l'infiltration, l'envoûtement, l'obsession, le choc, la violence et la sidération, tout est bon pour arriver à la victoire finale.

Encore une fois, je ne songe pas à blâmer l'audace et l'intelligence des commerçants habiles qui se livrent à ces opérations de large envergure et à ces offensives de grand style. Ils sont parfaitement dans leur droit, et je les félicite, au contraire, de leur magnifique organisation. Mais, au point de vue esthétique, ils sortent de la règle du jeu théâtral. Ce qu'on appelle aujourd'hui, en matière de musique gaie, un succès populaire, ce n'est pas la réussite spontanée d'une mélodie dont le charme ou l'esprit ont séduit le public. C'est simplement le résultat mathématique d'un gros effort financier. On lance aujourd'hui une chanson comme une spécialité pharmaceutique ou comme un parfum. Dans ces trois domaines, ce n'est pas le meilleur produit qui triomphe : c'est celui qui est le plus énergiquement soutenu. Ne nous hâtons donc pas trop d'incriminer la bassesse des goûts actuels du public, et ne disons pas que ce public a la musique qu'il mérite. En réalité, il n'a pas le choix ; il a la musique qu'on lui impose.

Le succès de la délicieuse opérette de Messager, écrite avec la finesse, la souplesse, la grâce et l'intelligence qui caractérisent l'auteur de *Fortunio*, a été une véritable manifestation protestataire des délicats contre l'envahissement de la musique primaire. Cette protestation sera-t-elle entendue, et pourra-t-elle arrêter la formidable machine à chanter et à danser qui nous assourdit actuellement ? Ceci est une autre question.

En tout cas, les méthodes actuelles de lancement de la musique joyeuse nous inspirent deux sujets de tristesse : d'abord nous déplorons que les directeurs de théâtres se désintéressent de la véritable opérette, qui possède pourtant tout un public fidèle et fervent ; et ensuite, en constatant l'efficacité des méthodes employées par les industriels qui éditent la petite musique, nous ne pouvons nous empêcher de penser à tous les miracles qui pourraient s'accomplir dans le monde si leur exemple était enfin suivi par les éditeurs chargés des intérêts de la grande !...

ÉMILE VUILLERMOZ.